

CHADI ELKAMRA

LE LAC D'EN HAUT

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042523466

Dépôt légal : décembre 2025

Le lac d'en haut 1

Il avançait d'un pas léger et régulier sur ce chemin montagneux, maintes fois parcouru depuis son retour au douar. Chacun de ses pas soulevait de cette poussière caractéristique aux monts des djebels Aurès ; une poussière fine, presque incolore et qui retombait s'endormir calmement. La poussière ne lui collait pas à la peau ; il faisait tellement chaud, en ce mois d'août, que sa sueur s'évaporait au contact de l'air sec. Nouï se sentait rajeuni parmi les reliefs souvent escarpés de ces montagnes. Nouï s'imaginait ses ancêtres empruntant ces sentiers ; ses origines lointaines, d'après la mémoire des anciens, ne dépassaient pas la crête visible de cette chaîne de montagnes de l'atlas saharien.

La végétation était clairsemée. Il y avait plus de pierres et de rocs que de vert, un vert tellement foncé que de loin il apparaissait en taches noires. Il s'agissait surtout de genévriers, de thuyas et de chênes kermesses nains et rampants. Dans le fonds des talwegs, où il régnait plus d'humidité, se trouvaient parfois des lentisques et des oléastres. L'armée algérienne avait essayé d'introduire le pin d'Alep avec son fameux « barrage vert », mais, ici, ces conifères intrus n'avaient pas l'air de s'adapter : en fait, ils donnaient une fausse note à l'harmonie séculaire qui planait dans ces djebels. Durant ces années de sécheresse, ces arbres résistaient timidement à l'avancée du désert.

Comme un éclair lumineux reflétant le soleil, un gros lézard traversa le sentier et disparut sous un gros rocher. Nouï, surpris, eut encore, une fois de plus, ce réflexe exagéré des gens de la ville et s'arrêta immédiatement. Il répugnait cette faune reptile composée essentiellement de lézards, de serpents, de scorpions et de caméléons.

Pendant la descente, la pente du sentier s'accroît ; Nouï reconnut l'entrée ouest du village dormant sous ces heures de chaleur. Pour seuls signes de vie, quelques chèvres qui s'animaient autour d'un vieux et gigantesque figuier. Nouï arriva enfin à sa demeure, bâtie de pierres, de terre et de chevrons d'oléastres pour toiture, qui contrastait avec les belles villas coloniales d'Alger où il avait vécu depuis l'indépendance du pays en 1962. Une outre traditionnelle en peau de bouc suspendue à une longue corde balançait dans un coin ; à son flanc était attaché un quart en aluminium. Il entra dans ce deux-pièces rudimentaire, mais ô combien frais ; remplit le quart d'eau fraîche et but doucement par petites gorgées. Il s'allongea sur le lit de camp qu'il avait récemment acheté au souk hebdomadaire du village auquel était rattaché administrativement son douar natal. Rapidement, le sommeil d'une sieste méritée l'engloutit.

Dans ses rêves, il se retrouvait souvent dans ses montagnes, à errer sans but et toujours le jour. Il y faisait bon, ni froid, ni chaud, mais il avait continuellement soif. Malgré le jour, il ne se souvenait jamais du soleil ou d'apercevoir des ombres. Les sons étaient confus, un insoutenable grondement y revenait fréquemment. Nouï l'apparentait à des cris d'animaux inconnus et parfois à des plaintes venues des entrailles de la Terre. Et toujours cette soif qui le tenait, l'enchaînait et l'empêchait d'aller au bout de ses rêves. Doucement, lentement il sortit du brouillard du sommeil, avec satisfaction comme s'il avait accompli une bonne action. Depuis qu'il s'était fixé au bled, il retrouvait des sensations douces qu'il n'avait connues que dans les toutes premières années de sa vie et dans ce même douar.

Après la mort de son père et au remariage de sa mère ; Nouï n'avait que sept ans, il fut recueilli par son demi-oncle paternel qui habitait en ville.

Il se rappelait à peine du choc que lui avait produit la ville avec ses bruits, ses flux incessants de gens et ses étranges odeurs. Il en tomba malade et ne put s'accoutumer que grâce à l'adorable école qu'il fréquenta pour la première fois de sa

vie. La découverte des habitudes citadines lui fit rapidement oublier ses rudes montagnes natales.

À l'école, il fut agressé par la langue française ; ses lèvres ne pouvaient articuler ces sons bizarres.

Comment oublier ce « e » et surtout ce « u » ?

Impossible de les prononcer à la manière de l'instituteur colonial.

Et cette incroyable phrase « les allumettes s'enflamment » que les indigènes devaient réciter avant chaque récréation ; pénible était la sortie de classe.

Avec le temps, il prit goût à cette phonétique jusqu'à en oublier l'accent chaoui de ses djebels. Jeune homme, son français correct lui permit d'être très utile au PPA (Parti du Peuple algérien) auquel il adhéra par admiration à ces Arabes qui osaient défier l'ordre colonial. Son oncle Messaoud n'en savait rien ; l'oncle avait en horreur ces indigènes qui critiquaient les colons européens.

Pour l'oncle Messaoud, les Français étaient porteurs de civilisation, de civisme et de prospérité ; rien à voir avec l'esprit arabe et bédouin d'une anarchie sans pareil. L'oncle reconnaissait qu'il était issu d'un peuple sans valeurs sociales et irrespectueux du progrès et de la science. Il admirait en l'envahisseur l'ordre et la discipline. Fidèle et soumis, tout ce qui allait à l'encontre de la distinction de ses maîtres le répugnait. Nouï, au sein des militants, vit s'éveiller en lui une fierté oubliée dans les talwegs des Aurès ; il sentait dans sa poitrine croître une virilité originale. Il y trouva sa vérité. On lui inculqua le rêve d'une nation naissante ; d'une nation de justice ; d'une nation d'égalité ; d'une nation de liberté où les désespérés et les plus démunis pourraient s'y épanouir.

Que de discussions passionnées avec les anciens, aguerris par leurs détentions dans les geôles coloniales.

Pendant les premiers mois de la guerre de libération, il devint le secrétaire du commissaire politique Hichem au sein du fameux FLN (Front de Libération Nationale) créé le premier novembre 1954 et auquel s'étaient ralliés la plupart des partis existants. Il apprit très vite à convaincre les modestes gens, las du déséquilibre social et des vexations quotidiennes

commises par le système colonial en place. De plus, cette population crédule et naïve, avide de vivre dans la dignité, se reconnaissait dans ces guerriers dépourvus qui bravaient la puissance et l'insolence de l'envahisseur. Nouï avalait l'interprétation pratique que faisait Hichem des versets coraniques ; cela prenait à tous les coups. Dès que l'on prenait l'islam comme justification et justice divine l'on ne pouvait qu'avoir raison et nul n'osait penser le contraire. Nouï le musulman méconnaissait les préceptes de la religion et c'est la révolution algérienne qui lui en procura les premiers rudiments. Nouï, grâce un peu au vieux revolver qu'il serrait toujours à sa ceinture, se sentait doublement homme. Il jouissait de cette vie clandestine à l'insu de son oncle. Cela l'amusait de démonter son arme à feu, de la nettoyer et de la remonter. Son comportement avec les gens avait changé, il prenait plaisir à froncer les sourcils ; à prendre un regard autoritaire et à aggraver légèrement le ton de sa jeune voix.

La nuit où les policiers français l'interpellèrent, au domicile de son oncle, il connut la plus grande frayeur de sa vie ; il oublia complètement de se servir de son arme. Son arrestation terrassa l'oncle Messaoud ; lui qui pensait avoir donné une éducation exemplaire à son neveu. Il détesta encore plus ces rebelles qui avaient endoctriné Nouï et qui l'avaient abaissé aux yeux des Européens. Il maudit Nouï et interdit à toute la famille de prononcer ce nom devant lui. Pour l'oncle Messaoud, Nouï ne devait et ne pouvait plus exister.

En prison, Nouï connut d'abord les interrogatoires de routine ; il y résista. Puis à chaque refus de reconnaître de nouveaux incarcérés, c'était la torture. À la première séance de sévices, il encaissa sans réfléchir ; ses cris de douleur excitaient les tortionnaires dans leur atroce besoin. Mais les fois d'après, il suppliait ces diables, il leur pleurait sur les pieds, il racontait tout ce qu'ils voulaient entendre. Au fond de sa cellule, brisé et recroquevillé sur lui-même, il délirait et gémissait. Toutes les belles paroles de ses formateurs s'étaient dissoutes de son esprit et l'embourbaient entre espoir et réalité, entre douleur et honneur.

Des compagnons avaient succombé sous l'atrocité des supplices ; d'autres avaient sombré dans la folie et nombreux étaient les rescapés qui les enviaient. La terreur et l'horreur étaient telles que Nouï était habité par la peur ; cette peur qui ne vous lâche plus jusque dans le sommeil et les rêves. Au moindre bruit, au moindre son il se réveillait en se lamentant et en pleurant. De montagnard fier il était redevenu être humain.

Mon Dieu ! Pourquoi tout ça ? Pourquoi toutes ces souffrances ? Pourquoi ces « civilisés » s'acharnent-ils sur les pauvres bougres d'indigènes que nous sommes ? Qu'avons-nous fait ? Pourrons-nous redevenir comme avant ?

Le doute, le désespoir et la peur de la violence s'installèrent dans ses entrailles pour ne plus le quitter.

À la libération du pays, il œuvra à l'établissement du puissant parti unique le FLN, mais son enthousiasme s'en était allé ainsi que sa fierté. Il était très docile et obéissant envers ses supérieurs qui, comptant sur sa fidélité, lui permirent d'accéder à des postes administratifs de moyenne importance tel que chef de daïra (sous-préfet).

En se mariant avec Fatma-Zohra, une citadine, Nouï crut s'intégrer définitivement à la ville. Loin de son esprit les Aurès qu'il ne regrettait pas, montagnes tombées dans l'oubli et absentes de ses rêves.

S'écoulèrent alors des jours paisibles à en oublier le temps. La révolution avait réussi pour ses enfants, mais pour les autres elle n'existait que dans les discours des militants. Tout était prétexte pour illustrer la victoire de ses moudjahidines. Une bonne récolte céréalière était le fruit de la bonne gestion des guerriers ; une mauvaise année était tout simplement due à la sécheresse donc l'affaire du divin. Nouï s'enlisa dans l'aisance matérielle que lui procurait son rang : lui qui avait été renié par l'oncle Messaoud. Son épouse alla jusqu'à ouvrir un salon de coiffure pour dames où l'on pouvait y rencontrer les femmes et les amantes des nouveaux aristocrates d'Alger. Pour mieux faire, sa femme l'appela désormais Sid-Ali (sous prétexte de son nom de guerre) ; cela faisait citadin et effaçait, devant sa clientèle, les origines chaouies de son mari.